

—Ne le regrettez pas, répliqua vivement Lalandee, car s'il a trouvé dans vos paroles et dans les miennes la preuve du malheur qu'il redoutait, il a été témoin aussi de votre repentir et de votre désespoir : il a vu combien ses intérêts vous étaient chers et il partit, songeant bien plus à vous plaindre qu'à vous accuser.

Pharold et lui s'étaient cachés dans une des cellules de la galerie. Ce qui s'est passé ensuite vous devez maintenant le comprendre. Les pas que vous avez entendu dans l'escalier dérobé n'étaient pas les miens : bien que résolu à quitter le château, j'avais, avant d'en sortir, à y reprendre quelques papiers : c'étaient ceux d'Edouard qui s'en retournait à Tréveneue, enveloppé comme moi dans un manteau, et ce fut lui que votre poignard précipita dans le fossé. Pharold était demeuré à m'attendre. Mais il redoutait qu'Edouard ne vint à vous rencontrer ou ne fut aperçu, et d'une fenêtre de la galerie, d'où il surveillait sa retraite, il vit, trop tard pour l'empêcher, ce qui advint alors.

Il descendit à la hâte pour porter secours à votre fils, s'il était encore possible de le faire, et il eut le bonheur d'arriver à temps. Vos soupçons étaient fondés. Edouard avait été arrêté dans sa chute par les broussailles d'épines qui tapissent le mur de la douve, et, bien qu'il eut presque perdu l'usage de ses sens, tant la perte de son sang l'avait affaibli, il se cramponnait à une branche avec l'instinctive énergie que donne le danger.

Pharold, après l'avoir ramené à terre, l'emporta dans le taillis. A peine y eut-il pénétré, qu'il vous vit reparaître. Il attendit, pour en sortir, que vous fussiez rentré au château, et que la lumière qui brillait à votre fenêtre se fût éteinte ; puis, laissant Edouard couché sur l'herbe, il vint me trouver et m'apprit en même temps ce qu'il avait fait et ce qui venait d'arriver.

Son désespoir était si profond que, loin de lui adresser aucun reproche, je songeai bien plutôt à relever son courage. Nous n'avions, d'ailleurs, pas un instant à perdre. Je le suivis aussitôt à l'endroit où Edouard gisait sans connaissance. Il avait, tant bien que mal, appliqué un premier appareil sur la blessure et arrêté le sang. Il construisit à la hâte un brancard avec des branches d'arbres, et nous nous mîmes en devoir de transporter le blessé, non à Tréveneue, c'était, pour mille raisons, impossible, mais à Guéméné-Penfias dans une maison que le seul ami qui me reste à Nantes m'avait offerte pour retraite, au cas où je serais obligé de quitter Montbrun. La route était longue, et, pour arriver avant le jour avec un pareil fardeau, à peine nous restait-il le temps nécessaire. Nous y réussîmes cependant, et sans avoir rencontré personne.

Un seul accident nous arrêta quelques minutes. Comme nous descendions la côte rapide que mène au Val Maudit, mon pied glissa, et l'effort que je fis pour me retenir imprima un tel contre-coup au brancard, que le blessé fut un instant rapplé à la vie par la secousse, et poussa un soupir de douleur. L'appareil posé sur la blessure s'était dérangé et le sang coulait de nouveau.

Nous nous empressâmes de descendre sur le bord du ruisseau, où Pharold puisa de l'eau pour étancher le sang. Il lava même avec soin, avant de repartir, celui qui avait coulé sur le pont, de peur que ces traces, venant à être découvertes, ne don-

nassent lieu à de fâcheux commentaires. Du moins eurent-ils le faire. Mais la nuit était sombre, nous n'avions pas de lumière, et une partie des taches lui échappèrent.

En arrivant à Guéméné-Penfias, mon premier soin, après qu'Edouard eut été déposé dans un lit, fut de monter à cheval et de courir à Nantes chercher un chirurgien. La blessure était grave et lui donna d'abord des inquiétudes : le poumon avait été touché. Mais, je vous l'ai dit, ces craintes sont heureusement dissipées, et maintenant il répond de sa vie, il promet même une guérison rapide.

Le comte, pendant tout le temps que Lalandee avait parlé, était demeuré debout dans l'embrasure d'une fenêtre ; et, la tête baissée, le regard rivé à terre, il semblait la vivante image de la honte, du remords et du désespoir.

Mais alors il releva vivement la tête et fixa un instant les yeux sur Lalandee, comme pour s'assurer s'il disait vrai. Puis il les abaissa lentement et une larme roula de sa paupière sur sa joue.

Cette course à Nantes, continua Lalandee, la nécessité de veiller Edouard pendant mon absence, les soins dont il fallut ensuite l'entourer, nous occupèrent toute la matinée, et il était près de midi lorsque Pharold put enfin quitter Guéméné-Penfias pour se rendre à Tréveneue. Je l'avais chargé d'apprendre à ma sœur ce qu'il était nécessaire qu'elle sût pour couper court, autour d'elle, à tout commentaire et à toute inquiétude : mais il arriva trop tard.

Ou avait déjà pris l'alarme ; les taches de sang découvertes au Val Maudit faisaient croire à un crime, et les précautions étaient si bien prises, la surveillance si rigoureuse, que malgré tous ses efforts, il ne put jamais arriver auprès de Mme de Tréveneue. J'avais, pour me tenir caché, des raisons dont tout à l'heure je n'ai dit qu'en partie la gravité aux juges, et isolé dans cette maison où ma présence même était ignorée, je ne pouvais confier de message à personne. J'y restai avec Edouard, attendant le jugement qui devait me réhabiliter, et bien loin, d'ailleurs, de prévoir l'étendue des dangers auxquels ma fille et Pharold étaient exposés par cette attente.

Ce temps n'a pas été perdu, toutefois. En soignant Edouard, j'ai appris à le mieux connaître. Les souffrances physiques et morales auxquelles il était en proie l'avaient mis dans une de ces dispositions où le cœur se livre facilement à qui l'interroge, et j'ai pu m'assurer que le sien est digne de ma fille. J'ai pu surtout acquérir la conviction que le malheur, en y laissant sa trace salutaire, avait à jamais détruit les germes des défauts qui obscurcissaient ses meilleures qualités, et j'ai oublié qu'il était votre fils, pour me rappeler qu'il était aussi celui de ma sœur. Maintenant Marguerite est auprès de lui, et s'ils pleurent encore, c'est de bonheur.

—Puissent ces larmes effacer jusqu'au souvenir de celles que je lui ai fait verser ! dit le comte avec émotion. C'est tout ce que je demande à Dieu avant de mourir.

—Maintenant, monsieur le comte d'Erbray, reprit Lalandee, ce qui me reste à vous dire, vous devez l'avoir pressenti. Pour vous sauver de la honte, ou plutôt pour épargner à ceux qui portent votre nom ou le mien une tache ignominieuse, j'ai imposé à ma conscience la contrainte d'altérer les faits devant la justice. Aux yeux de tous, sauf à ceux de ma sœur, à qui je n'avais rien à apprendre, car elle avait depuis longtemps pres-